



amour & géographie

numéro **12** gratuit

Carrefours sans visibilité

Selon Le Théologien des Dolomites

Texte reproduit avec l'aimable autorisation de An Ankou (Le Trépas)

Moi, les alcooliques et les chauffards, ça me rassure. Surtout quand ils sont sur la route. Faut dire que c'est mon fonds de commerce. En plus, ils sont pas compliqués. Ils sont tellement bourrés ou sonnés par le choc qu'ils ne reprennent leurs esprits et ne se mettent à pleurer que chez Saint Pierre. Ça me permet d'écouter tranquillement RBO et de fumer toutes les deux heures une pipe de varech.

Pour en revenir à notre sujet, ce que j'aime le plus en géographie, ce sont les carrefours sans visibilité. Tenez, la dernière fois à Kervhervant y a eu du sang sur la route et pas qu'un peu. Faut dire qu'on était samedi soir et qu'il avait plu toute la journée. Le vieux Fanch (un poivrot de première), je m'en tamponne, il l'a cherché. Mais le couple d'amoureux, ça m'a fait chier. Surtout que la petite, elle était enceinte. Mais oui, les pompiers, ils n'ont trouvé que trois corps dans le tas de ferraille. Mais moi, j'avais quatre âmes à l'arrière de la fourgonnette.

Ambition Chocolatée et Déconfiture est une association de type loi 1901 (n°0691044666).

Vous pouvez nous contacter et nous aider financièrement en envoyant vos dons au nom de l'association à l'adresse suivante :

ACD c/o Anthony Botteron
51 rue Salomon Reinach
69007 Lyon

La revue ACD pourra ainsi maintenir une publication régulière et gratuite.

Web : <http://site.voilà.fr/acd>

Mel : confiture@voilà.fr

Du chiendent dans la bouche

Selon Vale Poher

J'ai serré le globe très fort. Je l'ai repoussé lentement de ma poitrine. Je le fixe. Ferme les yeux.

Je l'ai fait tourné d'un coup de main droite. Je l'arrête net avec mon index.

Si je touche un pays anglophone, ça va s'arranger. Équateur.

On a toujours réglé nos problèmes comme ça. On a toujours envisagé l'avenir comme ça.

Avec un globe terrestre.

Je le relance. Index.

Si je touche un pays d'Asie, je fais un effort pour ce soir. Océan Atlantique.

J'ai toujours vu le monde en grand. En trop grand. Avec mon petit globe.

Aujourd'hui, il n'est plus question d'avenir. Index.

Si je touche un pays colorié en jaune, rien à faire. Zaïre. Tout jaune.

Ce soir, j'enlèverai alors le chiendent de ma bouche.

Et un jour je toucherai avec mon index la terre d'un pays bleu, le fond de la mer rouge, la neige d'un pays froid.

Seule.

Les belles conquêtes

Selon Jean-Christophe Ribeyre

Israël et le Liban

Nos baisers sur un banc

La Russie, la Tchétchénie

L'Iraq, les États-Unis

Bleus les garçons, roses les filles

La France et l'Algérie

La Saint Valentin

« Mes blessures rouvertes... »

Un bouquet de violettes

L'Inde et le Pakistan

« Ca n'existe pas le temps... »

Le Kosovo, la Serbie

« Depuis que tu es partie... »

Le Japon, la Chine...

La première fois, tu t'en souviens, c'était...

Au cinéma, on avait vu quoi....

Le rideau de fer

La mariée en blanc

Les interventions

Les négociations

Nuits de noces

De paille et d'os

Bagdad by night

L'Irlande, l'Angleterre

l'Abbé Pierre, la paix sur terre

Les colombes de Picasso

Mon âme au napalm

La dissuasion nucléaire

Les tyrans, l'homme de ma vie

L'Allemagne et la Pologne

Les enfants dans le bec des cigognes

Un jour mon prince viendra

Le parfum de ta peau

Une grande maison à nous

Non l'amour n'est pas mort

L'Indonésie, le Timor.

De fil en aiguille

Selon Darx le Hibou

Batistin vivait au pays Hachuré-en-bleu. Cette année la météo avait été cruelle, et dans le village de Batistin, on savait que le stock de blé ne serait pas suffisant pour passer l'hiver, qu'il faudrait alourdir le pain en mettant un peu de terre dans la farine. Alors, pour que ses parents s'usent pas ce qui leur restait de dents sur des miches plâtreuses, Batistin s'en est allé de l'autre côté du méridien, au-delà de la petite chaîne de montagne qui le séparait du pays où le blé n'avait pas été gâté par la pourriture et les ravageurs.

Dans une petite ville, Cheminée-sur-carré-rouge, il rencontra un vieux mécanicien, qui lui loua une vieille fourgonnette en guise de chambre à coucher. En échange, Batistin amenait dans la masure du vieux les seaux d'eau que sa pauvre carcasse ne pouvait plus porter. Tous les matins, avant de partir pour les marchés ou les chantiers en quête de quelque travail, il enfila sa chemise à hachures bleues. En fait, toutes ses chemises avaient des hachures bleues, comme celles de son père, de ses voisins... En fait, chez lui, tout le monde avait des hachures bleues sur sa chemise. Alors, quand un chef de chantier lui déclara, non monsieur, on ne peut pas vous prendre, et d'ajouter d'un air mi-gêné mi-méprisant, c'est à cause de votre chemise, vous comprenez, notre pauvre Batistin ne put rien faire d'autre que

d'écarquiller les yeux. Mais, se ressaisissant, il s'empressa d'aller changer de chemise, et se présenta ainsi de nouveau devant le chef de chantier qui, cette fois, souffla bruyamment en fronçant les sourcils.

- Ha bah non ! T'as pas compris !

Batistin avait envie de pleurer. Mais il ne pouvait pas, à cause de tout le monde autour qu'attendait que ça pour exploser de rire. Batistin avait à ce moment précis de très vilaines choses qui lui passaient entre les oreilles. En baissant les yeux il vit la pioche ; il avait envie de la prendre et de la planter dans le crâne du chef de chantier et de tous les crétiens qui restaient là, à contempler son humiliation avec des yeux obscènes. Pour se calmer, il pensa à la lettre que ses parents recevraient alors, leur disant que leur fils était en prison pour une chemise. Le fils derrière les barreaux, il ne leur resterait plus qu'à mastiquer de l'humus comme le font si bien les lombrics. La belle chemise, que sa grand-mère lui avait offerte quelques jours seulement avant de partir au ciel, était toute déchiquetée et lui donnait des airs de volatile miteux.

Après cette douloureuse expérience, Batistin trouva un bon travail : il conduisait des camions à travers tout le pays. Certes, il n'allait pas bien loin parce que, sur la carte, le pays n'avait même pas la taille d'une pièce de dix sous, mais il rencontrait des gens et voyait plein de nouveaux endroits. Ce travail payant bien, il avait réussi à mettre un peu d'argent de côté pour faire quelques folies. En fait de folie, il décida d'investir dans le racommodage de sa chemise. Pour cela il lui fallait du tissu. Certes sa chemise ne serait jamais aussi belle qu'avant mais elle pourrait au moins lui servir pour bricoler où pour faire le jardin. Il alla voir la vendeuse pour lui demander un mètre de tissu. Elle s'appelait Joncquille, et Batistin se dit qu'il la trouvait très jolie, tant et si bien qu'il rougit et se mit à bégayer, ne trouvant plus ses mots pour lui expliquer qu'il lui fallait quelques bouts de tissus pour rafistoler sa chemise hachurée bleue. Pour une piécette de plus, Joncquille lui vendit le nécessaire à couture. De toute façon eut-il été esquimau qu'elle aurait pu lui vendre un cube de glace sans qu'il trouve quoi que ce soit à redire tant il était perdu dans la contemplation de son joli minois. Puis il partit se mettre à l'ouvrage. Prétendant des difficultés congénitales à manier l'aiguille, il retourna à la boutique solliciter l'aide de Joncquille en échange d'un goûter à l'ombre d'un tilleul. La jeune fille avait réussi, grâce à son art, à rendre la chemise encore plus belle qu'elle ne l'était avant. Les hachures bleues et les bandes décorées de cheminées et de carrés rouges se croisaient en un joyeux quadrillage. Ebloui par le résultat, Batistin lui offrit sur l'herbe verte du pré une récompense des plus tendres. Je ne m'étendrais pas d'avantage sur l'étude topographique à laquelle se livra Batistin. Toujours est-il que la jeune fille se trouva fort ronde peu de temps après et que Batistin l'épousa.

Mais dans son dos, Joncquille entendait de méchantes phrases, des moqueries malsaines à propos de chemises. Parfois, elle croisait des hommes du quartier qui, depuis qu'elle était mariée avec Batistin, lui faisaient de magistrales démonstrations d'obscénité. « Pute !.. Salope ! .. » entendait-elle aboyer derrière elle. Faisant fi de la bêtises des gens, elle n'en aimait que d'avantage son cher époux. Mais un jour, d'anciens prétendants de Joncquille, aigris de s'être fait ravir leur butin par un cul-terreux en chemise hachurée, attrapèrent Batistin pour le secouer. Il le secouèrent tellement que tous les points de sa belle chemise bariolée craquèrent. Meurtri mais la tête haute, Batistin rentra chez lui et demanda à son épouse de recoudre sa chemise.

Et c'est depuis ce jour là que, dans la petite famille de Batistin et de Joncquille, tout le monde porte des chemises faites de plusieurs bouts de tissus, aux couleurs et aux motifs des plus variés. Et pour que tout cela tienne bien et ne se déchire pas au moindre mouvement, on fait deux rangées de point.

Globe-trotteuse

Selon Erika Fried

Je suis étranger, alors je l'intéresse. Sans le vouloir, j'ai réveillé sa passion pour l'exotisme libidinal. Elle m'a repéré à mon accent. Aussitôt, elle a fondu sur moi comme un rapace sur sa proie. Comment échapper à cette mante religieuse qui me dévore des yeux tandis que j'essaie de pratiquer l'art de l'esquive et de la dérouter par une politesse glacée ? Rien à faire : j'ai beau m'absorber dans la contemplation de mon verre, elle s'impose à ma table. M'envisage sans vergogne. Me jauge du regard en ethnologue patentée. M'imagine déjà en nouvel amant venu d'ailleurs. Se met en chasse pour m'ajouter à ses trophées. Entreprend de me raconter son équipée sauvage, ses aventures extraterritoriales, pour me convaincre des mérites de l'érotisme polyglotte. C'est qu'elle en a vu du pays, sans même quitter son lit. La voilà qui feuillette devant moi son album de voyage. Sergueï, Paco, James, Luigi, Stefan... Theodor, Karim, Egon, Youssef, Blémia... Giovanni, Mahammüd, Tchen Hou, Besnik et j'en passe... Curiosité malsaine pour l'altérité qui tourne à la névrose obsessionnelle et à la litanie amoureuse, tourisme sexuel sur le mode sédentaire qui confine à l'esprit de synthèse, ou plus exactement, à la pétition de principes, et qui me donne furieusement envie de m'enduire de graisse de yack comme une femme tibétaine. L'odeur de beurre rance la dissuaderait peut-être de pousser plus avant ses manœuvres d'approche. Et si je lui faisais croire que je viens du Berry, et non pas de Slovénie ? Elle me laisserait sans doute boire mon Bloody Mary tranquille.

La vie en rose

Selon La Gonze

Lumière tamisée, musique douce, je déteste ce genre d'endroit, refuge snob de bourgeois en quête de rencontres nocturnes. J'attends. Il ne devrait plus tarder. J'ai failli décliner son invitation mais il avait l'air d'y tenir, "c'est important, pour nous deux". Il m'a toujours ennuyé à m'inclure dans son existence alors que je ne lui ai jamais rien demandé, moi. Il a voulu rester, je ne l'en ai jamais empêché, c'est tout.

- Je dois partir.

Je n'écoute même pas ses explications. Cette ambiance, tous ces gens, ce tape-à-l'œil inutile, m'opprime. J'ai envie de lui dire bonne route et de me casser.

- Viens avec moi et puis tu trouveras sûrement un travail aussi là-bas... Tu ne peux pas rester

ici... comme ça...

Un travail... Je déteste les ouvriers, presque autant que les patrons. Quand j'étais petite, je voulais avoir une vie facile, des enfants, du fric et des amants. Manque d'ambition. Désillusion, sûrement. Maintenant, je m'en fous, tout m'ennuie et lui aussi. Une espèce de connasse se repoudre le nez à la table d'à côté. Je me sens moche. Gentil, il me propose de réfléchir ; il appellera demain, m'évitant ainsi de lui fournir des explications que je n'ai pas le courage d'inventer. Ça fait trois jours qu'on m'a coupé le téléphone.

Un propriétaire

Selon Anton Ottero

C'est le moment que je préfère : quand le soleil se couche et que la propriété donne l'impression de se fondre dans les brumes de l'obscurité. Les allées deviennent alors incertaines et seules les torches peuvent venir à bout du crépuscule. Les nuits sont pleines, autonomes, il semble que rien ne peut les contenir. Souvent Mogamed m'aide à fermer les volets de la bâtisse, il n'est jamais très loin de sept heures. C'est que nous avons nos habitudes ici, une fois le travail dans le champ terminé, les ouvriers peuvent venir se rafraîchir derrière le hangar. Je veux montrer que je ne suis pas un propriétaire comme les autres, les ouvriers, moi, je les estime. Comme je le répète souvent, je suis parti tout petit au bas de l'échelle mais à force de travail et de volonté je suis arrivé à quelque chose de grand, de rentable, il n'y a qu'à voir l'œil jaloux des propriétaires de la région pour s'en convaincre. Je n'ai jamais fait les choses à moitié et ce n'est pas Mogamed qui me contredira. Il m'arrive de prendre du bon temps, ça m'arrive, oui. Je connais notamment une petite épicerie dans le centre-ville qui, le soir venu, invite les nocteurs de la plaine à arroser la fin des récoltes ou le solstice d'hiver. Tout est prétexte. Quand je bois beaucoup, au point de déchirer ma chemise et de rouler des yeux, Mogamed a le cœur qui bat, il dit : " drôle comme vous êtes, monsieur, vous allez bien vous trouver une maîtresse pour la maison ". J'essaie de ne pas le faire mentir et je décroche en un claquement de doigt une mulâtre ou une femme blanche de la Colonie. Mais le cœur de Mogamed s'arrête aussitôt que la femme en question me jette comme un moins que rien sous prétexte que ma queue sent la putain ou que je suis un cœur chagrin qui cherche à tout prix une épouse. Mogamed se charge alors de leur faire entendre une autre musique et plusieurs fois je me suis retrouvé devant un tribunal d'exception à justifier les hématomes de l'une ou le visage cramoyé d'une autre. Mogamed veille à ce que ma réputation ne soit pas entamée, voilà tout, c'est une garantie inestimable mais mon lit, quant à lui, reste froid et vide.

En été, j'organise de nombreuses réceptions qui convoquent de beaux sourires et rappellent en oblique la réussite de la propriété ; je sais par expérience que les notables du coin voient toujours d'un bon œil la présence de mandataires étrangers qui, par leurs portefeuilles bien remplis, couvrent généreusement mes dettes. C'est à l'occasion de l'une de ces fêtes que j'ai lié connaissance avec Miranda. Je me souviens de l'avoir trouvé, dans l'instant même où nos regards se sont croisés pour la première fois, avantageusement fraîche et diablement attirante. Mogamed a bien vu que cette jeune européenne ne me laissait pas indifférent. Je n'ai rien eu besoin de dire, Mogamed a pris lui-même les devants. Après que les convives ont rejoint leurs voitures respectives, Miranda a été priée de gagner ma chambre, au bout de la bâtisse. Miranda, à ce que m'a rapporté Mogamed, a demandé s'il s'agissait d'une plaisanterie et Mogamed a eu le tact de répondre que monsieur le propriétaire ne plaisantait jamais avec les affaires de cœur. Mogamed a été persuasif, c'est là le plus important. Malgré ses hurlements arrachés à la moiteur de la chambre, j'éprouvais beaucoup de satisfaction à passer cette nuit-là avec Miranda et dès le lendemain, je lui demandai sa main. Elle en resta sans voix. C'est peut-être ça, l'amour, quand l'évidence du désir se passe de tout commentaire. Et pendant les douze années que nous avons vécu ensemble, Miranda n'a pas ouvert une seule fois la bouche. Mais le malheur n'épargne pas les bonnes âmes. Le jour de ses trente ans que nous fêtions aux champs de course, Miranda a été victime d'un malaise ; dans sa chute elle a renversé la table d'honneur et dans un ultime mouvement désespéré elle s'est accrochée au lierre d'un arbre centenaire, ses narines pissaient le sang. Miranda s'est éteinte quelques minutes après, terrassée par un virus dont j'avais moi-même sous-estimé l'ampleur ces derniers mois. J'ai demandé à Mogamed de transporter le corps dans le canal et de le bénir conformément à la tradition. J'étais peiné à l'idée que Miranda ne m'ait laissé aucune descendance virile et je ne regrettais plus à présent le geste qui me poussa à abandonner notre enfant unique, une fille dont la seule présence dans la maison avait empoisonné mon esprit d'une rancoeur pugnace. Découragé, j'ai fait appel à Mogamed, je lui ai dit les choses sans détour : je n'ai plus d'amour, mon cœur est sec mais ma queue bat encore la mesure. Mogamed, qui a le sens du devoir et qui veille d'un œil inquiet sur la propriété, s'est arrangé pour trouver une solution raisonnable.

Et les choses ont fini par prendre une tournure qui m'était favorable. J'ai fait promettre à ma nouvelle épouse qu'elle mette au monde dans les plus brefs délais un garçon qui aurait mes yeux, mes richesses, mon nom. Elle s'est tuée à la tâche pour ne pas me décevoir, ce fut une lutte cruelle, laborieuse et désespérante, comme si les cieus s'étaient acharnés à me priver d'un héritier que j'appelais de tous mes vœux chaque jour durant au point que je négligeai honteusement les affaires de la propriété. Le jour du baptême, je levai les yeux vers un ciel couvert de mille étoiles et, m'adressant à la foule anonyme des invités, je portai en triomphe mon fils du haut de mes bras fébriles. Les femmes singeaient un sourire d'admiration tandis que leurs maris, affairés à me plaire, couvaient déjà mon fils d'un regard plein de déférence qui laissait présager de belles certitudes quant à l'avenir de la propriété. Comme je le lui avais certifié, maintenant que j'avais un enfant sur qui veiller, je pouvais, en bonne conscience, rendre à Mogamed sa liberté. Il m'a tendu la main mais je lui ai offert mon épaule où, sans retenue, il a écrasé des larmes de crocodile. C'est la première fois que je voyais pleurer un nègre. J'étais fier de lui pour tout ce qu'il avait fait et s'il n'avait pas été noir de peau, je l'aurais volontiers considéré comme un fils à part entière. Je lui ai souhaité bonne chance et j'ai garni son sac de vivres et de quelques vêtements chauds afin qu'il se protège des tempêtes de la nuit. Mais, à mon grand étonnement, Mogamed n'a pas trouvé l'énergie nécessaire en lui pour se décider à partir. Il espérait. Je n'ai pas supporté de le voir ainsi reclus dans sa tristesse avachie et si je n'avais pas haussé le ton de ma voix, il serait encore là à me supplier de bien vouloir le garder pour quelques années encore. Par un heureux hasard, mon fils m'a ramené à des considérations moins prosaïques lorsque, depuis l'alcôve où je l'avais couché, il m'a fait entendre par ses pleurs continus qu'il avait besoin d'un laitage pour apaiser sa soif.

La cagoule

ou Les mémoires du Québec libre et de l'Amour propre

Selon Jean Jean Moto

Les Québécois étaient fiers d'être québécois alors qu'ils n'étaient que des immigrants. Lorsqu'ils étaient seuls au fond des bois et seuls au monde, ils pouvaient être fiers. Ils portaient des peaux mal équarries de bêtes sauvages qu'ils avaient tuées de leurs propres mains, se battaient avec des ours, couchaient avec des indiennes les mains recouvertes du sang des chefs aux peaux rouges, couraient sur les rivières, exploraient des territoires inconnus et redoutés.

Aujourd'hui, quand on parle du Québec, on parle d'identité culturelle et d'autonomie politique, mais le problème des québécois au fond, c'est le même que celui des allemands de l'entre-deux Défaites selon le diagnostic établi par Alexandre Vialatte, c'est un problème de reconnaissance ; ils sont méprisés des anglophones nord-américains, ignorés des Français, méconnus du reste du monde ; seuls les Suisses romands et les Belges wallons semblent donc leur accorder une part d'estime. Pire, ce manque d'estime des autres ne vient que confirmer leurs propres doutes : les Québécois sont des losers.

Aujourd'hui, au Québec, on porte des cagoules et des moufles pour ne pas attraper froid, un maillot de bain sous sa combinaison de ski en rêvant des plages jamaïquaines, on ne se bat plus que par procuration sur des terrains de hockey une bière et un drapeau à la main, on roule dans des voitures automatiques dont le conducteur n'est plus le maître, salies de boue neigeuse à l'identique de la classe moyenne, dont les moteurs soupirent et ne hurlent jamais, dont les pneus patinent mais ne couinent jamais. C'est en faisant des grimaces que l'on devient un vieux singe en hiver : les Québécois sont moroses et ne sourient plus que pour vendre les bienfaits du libéralisme, ils sont au bord du suicide collectif, le sourire aux lèvres, la cagoule en œillères et le rude en hiver.

A voir ce mois

Selon Jean Ruche

La voie des airs (Zelné Zandrovitch) - sortie fin mars 2000

Mélodrame ubuesque à la frontière entre l'ineffable faculté stigmatisante que peut représenter l'orgueil et l'indicible flagellation mentale qu'est la vanité ; cette œuvre épique du géographe letton Zelné Zandrovitch est la digne représentante du renouveau cognitif du septième art balte. James, pilote de ligne, joué par l'étoile montante du soap-opéra, Franco De Luigi, est ravagé par le désir depuis qu'il a rencontré Josepha, jeune hôtesse de l'air, incarnée par l'égérie des romans-photos de quai de gare, Carla Branchicosta, dans un palace quatre étoiles de Buenos Aires. Il ne cessera d'écramer les villes du monde entier à la recherche de sa belle, sans se souvenir qu'elle officiait à Air Périgord, et que sa visite à Buenos Aires n'était qu'un séjour de vacances. Magnifique, endogène et abrasif.

Prix de la Critique Objective au festival du film thermal d'Eulalie-lès-Bains. Au Cinéma National Ultra Populaire CNUP-Bellecour. Les lundis et jeudis à 16h12. Nocturne le dimanche. V.O. sous-titrée langue des signes le mardi à 20h10.

Épîtres anglaises

Selon sire Marquard

Mes doigts posés sur l'enveloppe vide
se contenteront d'écrire le nécessaire
ton index taira ce qu'il conviendra
c'est une promesse d'amant
en plus de celle qui brille
à ton annulaire
et annulera tout

timbre et enveloppe où ta langue et ta bouche ont été
c'est un autre temps
le long et lent différé de la Royal Air Mail
boîte à lettres pour rendez-vous galant et les feuilles rougissant à pâmoison
témoins et compagnons des premiers mots doux de toi
sur la route d'aucun pèlerin
d'aucune carte
de l'impossible ponctualité amoureuse

tes lettres ne disent rien d'autre
que le dégoût de la pluie et de l'Angleterre
rien de neuf dans ce nord
qu'il fallait bien croire perdu
d'ores et déjà

doigt devant la bouche
immaculé
comme roses blanches pour le secret

le cœur d'une rose blanche serait la page
où écrire le chant de ton corps absent
petit poème dédicatoire
j'avancerai dans ta fleur à tâtons
comme on entre en silence
distillant la première larme
dégorgeant ton œil de l'habitude anglaise

la pluie dégoutte de tes longs cheveux
dans ta ville ton quartier
Birmingham Selly Oak
.

le cœur confit dans la rue
dans sa gangue de marmelade
rien n'y fait rien n'y fait
tu pars en pleurant sous les chats et les chiens
sans doute sans doute
mais la pluie n'a pas le sel de tes larmes
et mes lettres n'ont que fiel pour arme

tu retrouveras le masque grotesque
de ma face rougie de terre
sur la scène aux planches crissantes
de ton soleil de Toscane
Sienna Piazza del Campo

tu t'éloignes
parais belle
plus encore
laideur de l'absence
sa morsure à la pupille

notre enfant gâté par les mots sera deux
et mentir n'est plus un fléau

Au nom de l'amour

Selon Le Phénix

Il était une fois un rêveur qui, comme tous ceux de ce sang, avait le goût pour l'aventure. Son cœur était dans l'amour, la Nature, et les arbres, dont une partie de lui-même, sans le savoir, en faisait partie.

Comme le mélèze, il tirait l'Energie de ses racines en puisant dans la Terre Mère ses forces ancestrales, et il s'abreuvait du nectar des sources, déployant au vent son feuillage doré, quand vient la Lumière.

Mais par faute d'autosuffisance, de paresse, et d'une racine gangrenée, il s'engouffra peu à peu dans d'obscurs labyrinthes, en se noyant jour après jour dans les paradis artificiels et les maux du commerce qui en découlent...

Puis par enchantement, il rencontra un magicien qui lui remémorera les quelques appels de la Nature, vécus depuis son enfance... Cependant, cet homme énigmatique lui fit goûter au pouvoir, tout en le prévenant du danger !

Des plantes et des rêves, le rêveur en fit en art, et rapidement il rencontra la gardienne des clefs, qui ouvrent les portes de la perception... Par orgueil et folie, il convoita la puissance du royaume des ombres et lumières, sans en connaître le prix, qui s'avéra plus effroyable que le pire des cauchemars.

Commença alors un combat terrible où la mort et la mélancolie faillirent le dépecer pour de bon. Suivirent de longs mois où, grâce à ceux qui l'aiment et grâce à une voix intérieure, il put s'extirper lentement de cette nuit sans étoile. La voix, une alliée d'un autre temps et d'un autre monde, lui appris à se transformer parfois dans ses rêves en Phénix, afin de voyager à la vitesse de l'éclair, pour survoler des forêts magnifiques, des pyramides... ou bien se rendre dans des dimensions inconnues, où tout est Energie.

Aujourd'hui ce rêveur est devenu un guerrier, luttant pour l'amour de la vie, et tel un géomètre, il cherche sans cesse le centre de gravité, au gré de ses péripéties. Un jour viendra où sa racine meurtrie sera guérie, où tous ses bourgeons fleuriront, alors ce sera la temps de transmettre son art ; pour que la lignée de l'Amour perdure en ce bas monde. Bien sûr le combat laisse des séquelles et du spleen, mais pour y remédier surgissent les souvenirs des êtres aimés et des contrées merveilleuses : les hauts plateaux de l'Atlas où plane la liberté, les cimes enneigées des Allobroges, le feu des Iles Eoliennes, les sylves des Carpathes, les pierres sacrées du Mercantour, le terroir, le soleil, les côtes, les sources, les arbres, la Faune et la Flore du pays de nos ancêtres...

Au nom de l'Amour, oyez rêveuses, rêveurs, ce chant qui vient des racines, cette complainte des enfants de la Terre :

" Comme le Phénix renaissant de ses cendres,
la sève du poète recoule en sa plume,
et du bourgeon apical éclot l'amertume
enfantant un parfum subtil de coriandre.

A l'orée de la forêt les fleurs ont un sens
dès lors qu'elles sont mariées aux nobles essences.
La symbiose est la même pour les humains,
ainsi vers le savoir, le sage tend la main.

Hélas Dame Nature n'est pas toujours tendre,
et il faut parfois savoir longtemps attendre...
Avant que l'Homme se trouve en harmonie,

il franchit les limbes de la mélancolie...

Le voyage est bien long et tumultueux...
Le jeu en vaut la peine, est souvent merveilleux
à celui qui tend l'oreille aux quatre vents,
héritant là du savoir des chamans d'antan.

Certes le passage, sacrifice rituel
est une phobie menant au spirituel.
Telle pourrait être la fin de cette histoire,
mais le Cercle vital n'est pas un désespoir.

Le cœur a peur d'aimer, mais il vaut mieux vivre
avec ses peurs que de vivre dans la souffrance.
Rêveurs ! Suivez donc un chemin ayant un cœur. "

Février 2000, Le Phénix.

" A ma famille, et toutes celles et tous ceux que j'aime. A tous les ~~lecteurs~~ ^{lecteurs} du ~~livre~~ ^{livre} n°33(1), à toutes celles et tous ceux qui ont connu ou connaissent l'enfer ; puissent-ils être heureux et se battre pour l'Amour. "

Amour et géographie

Selon L'Anonyme des Carpathes

Je suis là, il est là-bas. Je suis là, il est loin. Je suis là, lui quelques milliers de kilomètres au nord. L'amour à distance, vous connaissez ? C'est quelque chose de beau, quelque chose de déchirant. Magnifique. Horrible. Où que je sois, il est là. Présent par son absence. Pourtant, le temps présent n'existe pas, le temps présent n'existe plus. Je vis sur mes souvenirs, je vis sur le futur. Mais le présent, jamais.

Tu n'es plus là, je suis partie. Nous nous aimions, mais la déchirure est trop douloureuse. Nous voulions vivre pleinement notre passion, nous voulions résister au destin, résister à la distance, braver le temps, les kilomètres et les tempêtes. Nous nous aimions. Nous nous sommes quittés.

Au fond de ma pensée où couve encore le feu de mes désirs, je pense à toi. Les braises du désir demeurent ardentes, la chaleur de tes mains a laissé une douloureuse empreinte sur ma peau. Tu n'es plus là, je suis partie. Mes regrets, mes remords m'assaillent, ma tête est comme un volcan. Mes souvenirs bouillonnent ; l'éruption est inéluctable et ça fait mal. Le manque de toi propulse des images qui jaillissent sous mille scintillements de bonheur perdu, une douce chaleur envahit mon corps en proie à la mélancolie. Je te sens, tu es revenu, tu es descendu de ton nord lointain jusqu'à mes montagnes. Tu me serres dans tes bras et une coulée de plaisir se répand en moi. Saveur d'une étreinte passionnée. Des mots doux, des mots d'amour, des amants qui se retrouvent. Nous nous aimions. Nous nous sommes quittés. Le feu est vaincu. J'ouvre les yeux. Il pleut. Je frissonne. Notre décision était irrévocable. Tu n'es plus là, je suis partie. Les yeux embués, je regarde l'horizon. L'aube d'un monde nouveau. *Jamais je n'ai senti, si avant, à la fois mon détachement de moi-même et ma présence au monde.*

Amour et géographie

Selon La Fanette

C'est le seul territoire qui appartienne. Il peut vivre en jachère ou cultiver à sa guise ce qui est là, survient ou disparaît. C'est une lande foulée par tout un chacun et pourtant restée vierge à celui entré alors. Le paysage devient toujours ce que nous sommes, on aurait pu dire sans surprise, si nous avions su de quoi nous sommes fait. Ainsi palpitent de vagues torrents sans source d'une éventuelle contrée, ni fleuves dans lesquels se jeter, remuant l'ensemble d'un ciel et d'une terre où prendre pieds. Surmagent quelques icebergs célèbres pour leurs naufrages provoqués, sillonnent d'étranges bulles tièdes aux parfums délicieux de menthe et jasmin, n'entendant que d'épaves mares stagnantes où croupissent des viscosités. Les animaux les plus féroces côtoient les bêtes les plus tendrement animales en cela que le ciel crée l'atmosphère, mélange la boue aux terres arides, les étoiles larmoyantes aux sentiers frais. Cela coule de source sur cette lande où tout et rien ne pousse, de bon ou de mauvais. Tandis que la pente introduit soudainement aux rivages les plus sensuels, selon la douceur du relief parfumé, la couleur humide des sables, celui qui pénètre les lieux n'a de cesse de continuer la route tant le sol se dérobe à changer de formes si tôt un nuage, un cratère, un arbre apparus. Ça se passe entre le ciel et la terre et la mer, entre le crâne et la voûte plantaire, au niveau d'un espace sonore bâti sur des silences lourds ou apaisants durant lesquels des plaisanciers descendent des artères quand des pétroliers bouchent les suivantes. Parfois certaines bêtes blateresques distillent les viscères, d'autres plus volatiles picorant gentiment les joues leur donnent cette rougeur particulière. Enfin, des sons de tambours emplissent le ciel, résonnant précipitamment l'étrange refrain des sens. C'est là constamment à l'intérieur puisque ça appartient. Allongé contre vous ou parti vivre ailleurs, en face de vous autour d'une bière ou des années sous la terre, c'est toujours là, entre la tête du corps, débordant la cage thoracique, gouvernant les yeux, modelant les chairs, en soi, la géographie de l'amour.